**Octave Crémazie** (1827-1879)

**Le Drapeau de Carillon** (1858)

*(fin)*

Ô noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où, marchant avec toi, tout un peuple s’apprête
À célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L’héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits d’armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

Ô radieux débris d’une grande épopée !
Héroïque bannière au naufrage échappée !
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d’une race guerrière ;
Et, sur les jours passés répandant ta lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte,
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi !

**Louis Fréchette** (1839-1908)

**La Légende d'un peuple** (1887)

**Papineau**

De nos jours comme au temps de la Grèce et de Rome,

Souvent un peuple entier s'incarne dans un homme.

Quarante ans transformant la tribune en créneau,

L'homme-type chez nous s'appela Papineau !

Quarante ans il tonna contre la tyrannie ;

Quarante ans de son peuple il fut le bon génie,

L'inspirateur sublime et l'âpre défenseur ;

Quarante ans, sans faiblir, au joug de l'oppresseur

Il opposa ce poids immense, sa parole.

Il fut tout à la fois l'égide et la boussole ;

Fallait-il résister ou fallait-il férir,

Toujours au saint appel on le vit accourir ;

Et toujours à l'affût, toujours sur le qui-vive,

Quarante ans de son peuple il fut la force vive !

La persécution, ne pouvant l'écraser,

Avec l'appât, un jour, tente de l'apaiser.

Alors du vieux lion l'indomptable courage

Frémit sous la piqûre et bondit sous l'outrage.

Vous savez tous, ô vous que sa verve cingla,

Ce qu'il vous fit payer pour cette insulte-là !

Ô les persécuteurs arrogants ou serviles,

Fauteurs intéressés de discordes civiles,

Comme il vous foudroyait de son verbe éclatant !

Il savait être doux et pardonner pourtant.

Plus tard, après l'orage et les luttes brûlantes,

Ni les longs jours d'exil, ni les haines sanglantes,

Ni les lazzi moqueurs, ni l'oubli des ingrats

– Quand l'athlète vaincu sentit vieillir son bras –
Ne purent ébranler cette âme fière et haute.

Sans fiel devant la honte, indulgent pour la faute,

Tout entier au pays, son cœur ne put haïr

Même les renégats payés pour le trahir !

Ô Papineau ! bientôt disparaîtra la trace

Des luttes qu'autrefois dut subir notre race.

Déjà, sur un monceau de préjugés détruits,

De tes combats d'antan nous recueillons les fruits.

Mais, quel que soit le sort que l'avenir nous garde,

Ainsi qu'au temps jadis, debout à l'avant-garde,

À notre tête encore, ô soldat des grands jours,

Demain comme aujourd'hui, nos yeux verront toujours

– Que l'horizon soit clair ou que le ciel soit sombre –

Se dresser ton génie et planer ta grande ombre !

**Émile Nelligan** (1879-1941)

***La Romance du vin*** (1899)

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte.
Ô le beau soir de mai ! Tous les oiseaux en chœur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon cœur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

#### Ô le beau soir de mai ! le joyeux soir de mai ! Un orgue au loin éclate en froides mélopées ; Et les rayons, ainsi que de pourpres épées, Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.

#### Je suis gai ! je suis gai ! Dans le cristal qui chante, Verse, verse le vin ! verse encore et toujours, Que je puisse oublier la tristesse des jours, Dans le dédain que j'ai de la foule méchante !

#### Je suis gai ! je suis gai ! Vive le vin et l'Art ! J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,Des vers qui gémiront les musiques funèbres Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.

#### C'est le règne du rire amer et de la rageDe se savoir poète et l'objet du mépris, De se savoir un cœur et de n'être compris Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !

#### Femmes ! je bois à vous qui riez du cheminOù l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses ;Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses Qui dédaignez ma vie et repoussez ma main !

#### Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré, Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire !Je suis gai ! je suis gai ! Vive le soir de mai !Je suis follement gai, sans être pourtant ivre !...Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre ; Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé ?

#### Les cloches ont chanté ; le vent du soir odore... Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots, Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore, Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots !

# Le Spectre

# *(poèmes posthumes)*

Il s’est assis aux soirs d’hiver

En mon fauteuil de velours vert

 Près de l’âtre,

Fumant dans ma pipe de plâtre,

Il s’est assis un spectre grand

Sous le lustre de fer mourant

Derrière mon funèbre écran,

Il a hanté mon noir taudis

Et ses soliloques maudits

De fantôme

L’ont empli d’étrange symptôme.

Me diras-tu ton nom navrant,

Spectre ? Réponds-moi cela franc

Derrière le funèbre écran.

Quand je lui demandai son nom

La voix grondant comme un canon

Le squelette

Crispant sa lèvre violette

Debout et pointant le cadran

Le hurla d’un cri pénétrant

Derrière mon funèbre écran.

Je suis en tes affreuses nuits,

M’a dit le Spectre des Ennuis,

Ton seul frère.

Viens contre mon sein funéraire

Que je t’y presse en conquérant.

Certe à l’heure j’y cours tyran

Derrière mon funèbre écran.

Claquant des dents, féroce et fou,

Il a détaché de son cou

Une écharpe,

De ses doigts d’os en fils de harpe,

Maigres, jaunes comme safran

L’accrochant à mon cœur son cran,

Derrière le funèbre écran.

**Paul Morin** (1889-1963)

***ΑΙΣΘΗΤΗΣ*** (1911)

Celui qui sait l’orgueil des strophes ciselées,
Le rythme et la douceur du vers harmonieux,
Et, comme un émailleur de vases précieux,
Gemme de rimes d’or ses cadences ailées ;

Celui qui n’a jamais de prières zélées

Qu’à l’autel de la Muse et qu’aux temples des dieux,

Et, consacrant son être au plaisir studieux,

Ne cherche que la paix des fécondes veillées ;

Celui-là seul connaît le but essentiel,

Son cœur toujours tranquille est pur comme le ciel,

Le silence nocturne est son plus cher asile ;

Et, ne vivant que pour l’éternelle Beauté,

Il tient de la nature innombrable et subtile

Le secret de la belle impassibilité.